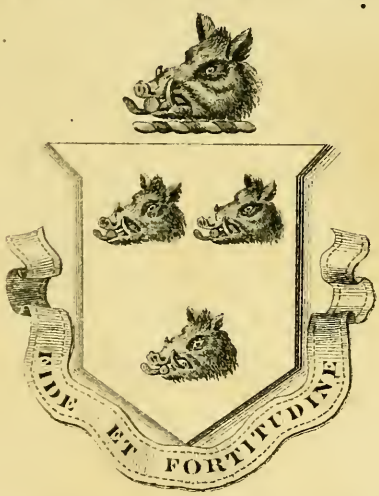
Accessions
159.812

Shelf No.
XG3656.19

Barton Library.

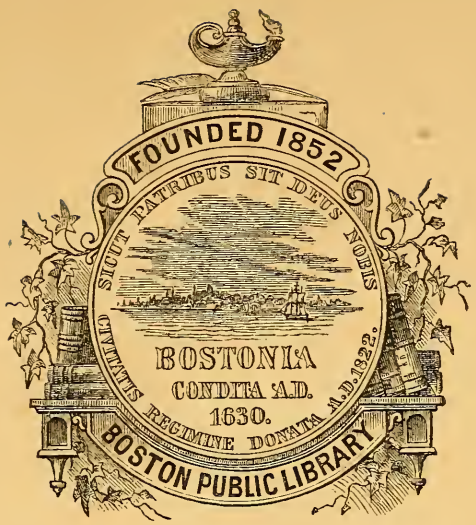


Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received 1 May, 1873.

Not to be taken from the Library.



30 v

PAMPHLETS.

French Revolution

1791

Barton Library

XG.3656.19

159,812
May. 1873

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/triompheprochain00pari

Accession No. .....

Added ..... 187 .....

Catalogued by .....

Revised by .....

Memoranda.

TRIOMPHE

PROCHAIN

DE LA ROYAUTÉ

ET DE LA

MONARCHIE FRANÇAISES,

PRÉCÉDÉ de Réflexions tristes sur la position malheureuse où se trouvent le ROI et son Royaume ;

POUR servir de Réponse à un Imprimé, intitulé DE LA REPUBLIQUE; ou un Roi est-il nécessaire, à la conservation de la liberté ; *par Condorcet*, membre de l'Assemblée fédérative des amis de la vérité :

[*Et l'ami* Condorcet *veut être quelque chose.* Volt.]

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1791.

DEDICACE

AUX SOUVERAINS DE L'EUROPE.

PRINCES magnanimes, qui par droit de votre naissance êtes montés sur le trône de vos Pères, prenez et lisez ce court Ouvrage, vous y trouverez des leçons sublimes à apprendre et à méditer, mais bien terribles, sans doute, pour vous conduire dans la science si difficile, de gouverner des Peuples, toujours faciles à séduire par les crimes d'imposteurs; et pour éviter les piéges insidieux, que le fanatisme cruel des passions humaines et la sourde politique, tendent sans cesse aux Souverains, souvent trop foibles de caractère par excès de bonté.

Souverains de l'Europe, vous savez que vos Empires n'étoient puissans qu'en raison de la grandeur de celui de la France, où régna toujours la balance politique de toutes les Puissances; cependant ce Royaume qui, jusqu'à ce jour, fut protégé par la Divinité même qui veille sur le sort des Empires, des Rois et des Peuples, semble tout-à-coup aujourd'hui être effacé de dessus la carte géographique du Monde,

par la secousse terrible et les ravages de la plus violente des tempêtes politiques, qui depuis la formation de la Terre ait désolé la surface du Globe, et dont il vient d'être frappé. Généreux Souverains, secourez à l'envi notre Monarchie expirante, rendez-lui la vie, rendez-lui sa première gloire en la délivrant de ce fléau terrible qui la frappe: que vos diadêmes empruntent en ce jour l'éclat d'un immense arc-en-ciel, qui après la tempête, ramene toujours le calme en embrassant le plus vaste hémisphère: que ce magnifique cercle azuré de mille couleurs brillantes, serve de voûte au trône des lis; qu'il soit l'image et le caractère de vos généreux bienfaits, et faites que Louis XVI, Prince intéressant par ses malheurs y reparoisse environné de toute sa majesté, de toute sa force pour le bonheur d'un Peuple égaré par les crimes de mille factieux régicides.

Et quelle gloire enfin plus grande pour la génération présente de tous les Potentats de l'Europe, que celle de savoir leurs noms à jamais gravés, et consignés dans les archives historiques de tous les Empires du Monde, pour avoir généreusement sauvé du plus cruel naufrage politique, le meilleur et le plus infortuné des Rois.

LE TRIOMPHE PROCHAIN *DE LA MONARCHIE* ET DE LA ROYAUTÉ FRANÇAISES,

Pour servir de Réponse à un Imprimé, intitulé : *de la République*, ou *un Roi est-il nécessaire à la conservation de la liberté*; par Condorcet.

Discours dont l'Assemblée fédérative des amis de la vérité, dit l'Auteur, a demandé l'impression.

Tu quoque mi Brute, et toi aussi *Condorcet* comme *Brutus*, fils dénaturé, tu lèves ta main régicide sur ton Roi, tu assassines la Monarchie, ta patrie, tu t'armes du poignard de la conjuration ; comme ce monstre, tu montes dans la tribune aux harangues pour y fomenter la ré-

volte, tu y proclames hautement la liberté au peuple indocile, féroce et crédule à l'excès; tu livres l'Empire français au pillage, et comme cet infâme conjuré, tu veux en devenir l'un des protecteurs.

Et tel se montre aujourd'hui, mais sans pudeur, le philosophe moderne, l'académicien *Condorcet*, membre de la faction républicaine, féante dans le laboratoire obscur jacobite où l'on pétrit et prépare les poisons de la révolution, où l'on conserve toujours la meule qui éguisa le poignard du scélérat *Jacques Clément*, et que tournent sans cesse, pour éguiser les leurs, les traitres conjurés, les *Laclos*, *Danton*, *l'impudent Condorcet*, et mille autres suppôts du régicide.

Mais heureusement pour la Monarchie française, l'on n'a point reconnu au genre de l'éloquence de ce Législateur moderne jacobite aucun des systèmes politiques des grands Législateurs du monde, tels que *Moyse*, *Confucius*, *Solon*, *Lycurgue*, *Numa*, *J. C.* *Mahomet*, moins encore ceux de notre profond politique législateur, le célèbre *Montesquieu* qui ne s'est permis, même qu'en tremblant, et après plus de quarante années de profondes méditations sur les loix qui régissent les Empires et les hommes qui les habitent, de présenter à son pays, quoique depuis long-tems policé, l'immense tableau comparatif, ou le code complet politique et même moral de législation universelle, en lui annonçant que son gouvernement monarchique étoit le meilleur des gouverne-

mens qui jamais ait régi des hommes naturellement inconstans, vacillans par caractère, outrés quand ils ne sont point retenus, indociles et toujours emportés par la fureur, quand surtout ils ont brisé le frein qui les retenoit dans les limites de la sagesse, de l'honneur et du devoir, et tel nous peint le caractère des Français, l'immortel Montesquieu; mais bien des siécles avant lui le conquérant des Gaules, *César* nous avoit tracé dans ses commentaires en peu de mots et à grands traits, le génie des Gaulois et des Francs après les avoir subjugués; *Gallica gens*, dit ce grand homme, *nimum ferox ut sit unquam libera.*

Cependant un nouveau *Solon*, académicien français, et digne *frère des amis de la révolution*, malgré qu'il n'ait point vieilli dans la science profonde de la politique des Nations, malgré qu'il ne soit jamais sorti de son pays pour étudier, dans les diverses contrées du monde connu, le génie des hommes; malgré qu'il n'ait par conséquent jamais éprouvé l'âpreté des climats lointains, les rigueurs des zônes torride et glaciale, ni peut-être su apprécier les douceurs d'un climat tempéré, tel que le nôtre, moins encore balancer les influences du physique de la nature sur le moral de l'homme, calculer les rapports et les effets qu'ils ont entre eux, et dont *Montesquieu devina si bien les secrets*; malgré, qu'enfin, il n'ait point mérité de ses concitoyens *patriotes* le suprême

titre d'inviolable Législateur français, (1) vient dis-je, cependant de nous tracer à grands traits l'esquisse d'un immense traité de législation, et de résoudre le plus grand des problêmes, en politique, savoir si *un Roi est nécessaire à la conservation de la liberté*, c'est-à-dire, *si le Gouvernement Républicain n'est pas préférable au monarchique.*

M. de Condorcet, sans se former la moindre difficulté sur la nature du sol, sur l'étendue du territoire de notre Empire, sur sa position, sur le plus ou le moins de population en hommes et en animaux qui le couvrent, ni sur le génie de ses habitans; quoique toutes ces branches du tronc politique soient les plus essentielles à observer, et que Montesquieu s'est bien donné de garde d'omettre dans ses traités sur la législation; M. de Condorcet, dis-je, suppose d'abord que tous les hommes naissent *égaux en droits* dans leur moral, même dans leur physique; il annonce ensuite que le peuple français a un avantage qui lui est particulier et réel sur tous les autres peuples du monde connu;» *il est instruit, il est policé*, dit-il, et déjà il n'a plus de tyrans, de despotes dans la personne d'un Roi et de grands qui l'environnoient, qui par le poids de leur puissance l'accabloient, le rendoient esclave et malheureux depuis des siécles; et le malheureux peuple qui pendant vingt siécles et plus, a porté les fers de l'ignominie, est enfin devenu dans un seul jour le peuple le plus grand, le plus généreux, le plus puissant du monde »

(1) M. de Condorcet n'est point Député, mais il veut en jouer le rôle.

[oui, si sa puissance consiste en trois millions de bayonnettes], « le plus industrieux par son commerce » [oui s'il trouve le moyen de s'enrichir avec du numéraire de papier, et s'il laisse l'or et l'argent à ses voisins,]« le plus religieux par sa morale philosophique, et l'austérité de ses mœurs [oui, s'il nous prouve jamais que le choix de ses nouveaux Ministres *intrus* sont plus vertueux, plus respectables par leur science, leur charité que nos anciens pontifes de Paris, d'Amiens, de Boulogne, et nos vénérables pasteurs de Sainte-Marguerite, Saint-Sulpice, Saint-Roch, et vingt mille autres, qui fesoient la gloire de l'antique égliſe Gallicane ; mais quand ce peuple fanatique, perdu de mœurs, qui renie son Dieu et son Roi sous l'espoir d'être libre, pour se livrer au désordre et à tous les excès, ne nous donnera pour ministres et pour guides de nos conſciences, que des brigands, des impies, des apostats, des athées, tels que les Grégoire, les Goutte, les Gobet, les Fauchet, et cent autres, l'on frissonne quand on s'arrête un seul instant sur de pareils êtres, le *caput mortuum* de l'humanité vivante ;) « le plus redoutable, en renversant à la fois mille et plus de citadelles que le despotisme avoit élevées contre lui : le plus valeureux de l'Europe en reconquérant sur des ennemis *expoliateurs* des champs immenses, anciennement appelés, mais improprement, ajoutent nos Législateurs, biens de l'église, devenus aujourd'hui *biens nationaux* par leur suprême volonté : en un mot, possessions foncières, qui jadis nourrissoient ce bonpeuple, c'est-à-dire, dès

le principe même de la formation de cet Empire; mais qui alors lui furent usurpées, soit par les conquérans et les tyrans, soit par la séduction de Ministres imposteurs d'une religion sauvage & souvent cruelle; soit enfin par des nobles oppresseurs devenus les fondateurs de la barbare féodalité; et toutes ces nombreuses hordes de guerriers, qui par leur despotisme outrageant avoient rendu tributaire jusqu'aux facultés intellectuelles de ce même peuple en s'emparant de ses propriétés par la force et la violence, ajoute notre moderne Montesquieu : ces puissances tyranniques éparses sur la surface de cet Empire ne sont maintenant plus à craindre pour l'homme citoyen français né libre; & pour jamais elles sont chassées de leurs forteresses et de leurs temples ».

« Le voici donc enfin arrivé au comble du bonheur, et sur-tout de la sagesse, le peuple français, nous annonce toujours M. *de Condorcet*, ainsi que ses Souverains Co-opérateurs dans leurs productions Républicaines et régicides : incessamment il donnera aux autres nations de la Terre le grand exemple de devenir *libre* comme lui, et de jouir des suprêmes *droits de l'homme*.

» Soyez donc Souverains comme nous le sommes, leur ajoutent ces mêmes Législateurs, songez qu'en naissant, vous êtes comme nous doués des perfections de la Divinité même; qu'en votre qualité d'homme, vous en avez les caractères et les attributs; qu'enfin cette puissance qui embrasse tout, malgré qu'elle soit invisible, impalpable à vos sens, est cependant en

vous *Dieu* même, et cette puissance vous devez aujourd'hui l'appeler LOI.

» C'est donc à cette suprême MAJESTÉ que désormais tout Français doit élever des autels moraux, non dans des Temples sacrés, mais selon que son imagination les lui trace, et c'est à la Patrie qu'il les consacre. » C'est ainsi qu'il rejette de son cœur tout autre culte, même celui du Christianisme, que ses pères lui ont transmis, et qu'il n'a conservé, (dumoins nos philosophes législateurs le font-ils entendre pour ne point alarmer tout-à-coup les foibles esprits] que quelques simulacres de notre ancien culte religieux, quoiqu'établi et vénéré des peuples depuis l'origine de la Monarchie Française, jusqu'à nous ; ainsi point d'autre exercice de religion aujourd'hui pour ses sens et son ame, point d'autre frein qui retienne la violence de ses passions que cette divinité nouvelle et inconnue jusqu'à ce jour sur la Terre, et qu'ils appellent LOI, c'est devant ce fantôme idéal, que l'homme doit se prosterner.

Cependant, malgré que selon leur système ridicule, l'homme naisse et meure toujours *égal* à l'homme son semblable, ils conviennent que la nature fait des efforts si extraordinaires dans le physique et le moral de l'homme, que par intervalle de siécles il paroît sur la terre des génies qui s'élévent bien audessus de leurs semblables et que les hommes ne peuvent être considérés que comme des phénomènes rares qui ne se montrent dans l'ordre moral sur-tout, et tous les mille ans une fois, que pour le bonheur

de l'humanité et pour régénérer les Empires tombés dans l'âge de décrépitude : et tels selon eux se sont montrés dans ce siécle parmi nous, les Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Mirabeau; peut-être encore notre philosophe clubiste Condorcet méritera-t-il les honneurs du char triomphal après sa mort, et ses cendres seront-elles déposées avec celles de ces premiers grands-hommes, déclarés tels par l'auguste Sénat national Français, au Panthéon de l'immortalité (ci-devant Basilique de sainte - Genevieve Patrone de Paris.)

» *Non ! Français, vous n'avez plus besoin que l'éloquence vous appelle à la liberté :* (et voila sans-doute la raison qui empêche M. Condorcet d'en faire usage dans son dernier écrit patriotique républicain) *le courage ardent que vous avez déployé pour la récouvrer, et la fermeté tranquille avec laquelle vous avez contemplé le grand danger qui vient de la menaçer;* (apparemment l'intrépide Condorcet entend-il parler de l'évasion du Roi pour fuir sa captivité et aller à *Montmédi* ville frontière de son Royaume dans l'intention d'y négocier avec les Puissances étrangères, pour rappeller la paix et l'ordre dans ses Etats, car telles étoient pour ses peuples les intentions pures et généreuses de ce Prince malheureux que nos Régénérateurs viennent de nouveau d'empoisonner en le retenant dans la plus cruelle captivité, pour imposer à ce Prince la loi la plus dure) *prouvent assez*, dit toujours le sieur *Condorcet, que vous serez fidèles au serment de vivre et de mourir pour*

elle, la liberté *&c...*, *C'est donc à votre raison seule qu'il faut parler des moyens de vous assurer une liberté* PAISIBLE, FORTUNÉE, *digne en un mot d'un peuple* ÉCLAIRÉ. »

Il faut pourtant avouer que le début de ce magnifique discours est grandement frappé au coin de la plus ferme éloquence du tems présent, c'est-à-dire de l'éloquence des conspirateurs, des conjurés modernes, contre la royauté et peut-être contre la personne sacrée du Souverain et celle de toute son auguste famille : et c'est ainsi que cet académicien clubiste, *flagorne* sans cesse le peuple par des rêveries et des chimères, en lui annonçant *qu'il a recouvré la liberté paisible et fortunée* : en effet, lui pourra-t-on dire, elle est si *paisible* votre liberté, que depuis le premier jour de votre belle révolution jusqu'à présent, il n'y a point encore eu une seule goutte de sang repandu pour la conquérir : elle est si *fortunée*, que sans doute l'on roule dans l'or et le numéraire; en un mot, elle est vraiment digne d'un peuple eclairé tel que le Français ; mais pourquoi donc notre Orateur philosophe n'a-t-il point ajouté, et toujours en faveur de ce même peuple, les épithètes de bon, de généreux, de compatissant, de paisible, de doux ; en voici la raison, sans doute :

Il est à présumer, dirons-nous, que M. de Condorcet comme académicien et grand calculateur, par les méditations les plus profondes (car il en est fortement persuadé) et versé dans la connoissance de l'homme et sur-tout de la politique des Nations, a sans-doute ap-

pris par l'expérience la plus consommée de lui-même, qu'en général le moral de l'homme et même son physique ne changent jamais dans le climat où il a pris naissance, ainsi que les plantes qui sont propres au sol où elles croissent, ne varient jamais non plus; que par exemple le peuple Français du tems présent et le *Gramen* appellé Froment dont il se nourrit toujours, sont également encore l'un et l'autre de même nature qui à chacun d'eux leur est particulière, qu'au tems où *Cesar* fit la conquête des Gaules; ainsi l'on peut donc assurer que le peuple Gaulois de ces tems reculés, et le Français de ce siécle furent réellement doués du même caractère qui toujours les distingue maintenant des autres peuples: car il est certain encore que le froment dont le peuple Romain se sustentoit à Rome & le Gaulois à Lutèce, n'étoit pas plus nutritif que celui qui nous nourrit aujourdhui à Paris et dans la Capitale du monde chrétien, Rome moderne: il est encore certain, dis-je, que les Gaulois n'étoient ni plus valeureux, ni moins féroces au tems reculé où César en fit la conquête, que ne le sont aujourd'hui nos Français sous le règne de Louis XVI. Or *César* nous ayant peint le caractère du Gaulois de son tems, en nous disant qu'il étoit de sa nature trop féroce pour jamais devenir libre, nous dit donc en ce peu de mots, que la Gaule, aujourd'hui appellée France, n'étoit parconséquent point susceptible d'être gouvernée comme une République où le fantôme de liberté nourrit et repaît l'imagination de l'homme.

M. Condorcet, vous savez le Latin, lui dirons-nous, vous savez le Latin, reprenez donc vos livres classiques, vous y trouverez ce passage important; en effet, votre peuple Français dont vous êtes si engoué et que vous corrompez en l'adulant même avec bassesse, ne vous démontre-t-il pas aujourd'hui que *Cesar* le connoissoit bien mieux que vous; combien parconséquent il est dangereux de briser le frein qui le soumet à l'obéissance, et sur-tout d'ôter des mains de son conducteur les rênes qui le guident avec prudence et sagesse, pour les lui remettre à lui-même.

Mais la morale du profond Montesquieu qui devroit être votre évangile politique et de législation et que vous ne dédaignez, que parce que vraisemblablement, il fait votre tourment, lorsqu'il s'agit d'établir en raisonnement des principes politiques de Gouvernement, vous confirme encore cette grande vérité, en disant que les plantes et le caractère de l'homme ne varient jamais dans leur physique comme dans leur moral, parce que le climat, l'air et les saisons ont toujours la même influence sur le sol qui les produit. En effet l'instrument appellé charrue, qui ouvre et sillonne la terre a bien pu changer souvent de forme, mais elle ne bonnifia ou n'appauvrit certainement jamais, par ces changemens, la nature du grain qui toujours conserve son même acabit; il en est ainsi de l'homme; il a pu varier son costume pour se couvrir, ses armes pour se défendre, ou attaquer son ennemi, sans que pour cela ces légères ou bizarres variations ayent

jamais altéré ni changé son moral, même son physique : à la vérité, plus ou moins d'instruction a pu occasionner quelques changemens ou produire quelques modifications dans ses goûts, dans ses manières de vivre, d'agir ou de penser ; mais encore une fois, n'ont pu en aucune façon dénaturer la masse de ses facultés intellectuelles, moins encore troubler l'ordre des choses dans la constitution des Empires.

La nature des tems et des lieux, nous avertit encore, et l'expérience des siécles nous l'annonce sans cesse dans l'histoire du Monde, que les peuples du Nord furent toujours beaucoup plus robustes et fiers que ceux du midi, qui sont infiniment plus efféminés, quoiqu'aussi braves. mais beaucoup plus fourbes et toujours plus féroces. Le Français descendant de la même race, du même sang parconséquent que le Gaulois ou le Franc, le Français, dis-je, est donc resté et restera jusqu'à la consommation des siécles, toujours peuple Gaulois, c'est-à dire *Gens nimiùm ferox ut sit unquam libera.*

Mille et mille pardons, M. le métaphysicien en législation des Empires, si je me sers, pour mieux me faire entendre, des mêmes comparaisons dont notre sublime naturaliste en législation, Montesquieu, a fait un si bel usage, et si je vous cite les ouvrages du premier chevalier et empereur Romain, qui valoit bien vos conquérans frères d'armes de la Bastille défendue par une vingtaine de vétérans cicatrisés, dont vous faites si souvent et avec tant de complaisance le fade éloge.

Oui, M, il faut un frein, quoique vous en disiez, & même un frein d'acier au Français indocile et toujours rebelle : il faut un baillon aux écrivailleurs ignorans en politique sur-tout, tels que vous et vos concitoyens actifs frères d'armes ; il faut des fers aux conspirateurs révoltés et républicains, tels que vous encore et vos Jacobites législateurs qui tous osent porter leurs mains régicides sur le meilleur des Rois et sur la plus belle Monarchie de l'univers : enfin, il faut sur-tout à votre populace effrénée Parisienne et stipendiée, devenue, sans s'en douter, l'instrument infernal de votre révoltante Constitution, un frein qui contienne sa férocité : et ce frein est la religion seule ; si vous le lui ôtez, bientôt se livrera-t-elle à tous les excès. Mais cette même religion a besoin elle-même pour se faire respecter d'un soutien puissant, d'un chef ou plutôt d'un premier Pontife appellé ROI, et ce ROI doit seul dominer sur la partie de la terre qu'il gouverne, comme le soleil qui, du haut du firmament, éclaire, échauffe par sa toute-puissance, fait germer & produire le sol de la terre ; toutes les plantes qui couvrent et enrichissent son Empire sont ses Sujets et n'ont d'existence réelle que par l'influence que le Souverain des Cieux a sur elles ; encore une fois, le Français sans aucun frein qui contienne ses passions dans le devoir, est porté à la férocité, et bientôt se livrera-t-il aux excès les plus effroyables, pour peu qu'on l'abandonne à lui-même ; mais à quel débordement ne se portera-t-il pas, quand des im-

posteurs lui diront..... « Peuple, sache que tu n'as » plus de Dieu, ni de Roi, apprends que ta cons- » cience, ou plutôt ton ame contient les attributs, » l'essence même & les caractères de toute divini- » té, de toute souveraineté, que tu possèdes enfin » le complément de toute *liberté* » (car telle est la morale politique de nos Philosophes Métaphysiciens, *Syeyes*, *Fauchet*, *Perigord*, *Condorcet*, &c.) Que fera-t-il alors cet homme libre de toutes ses actions, il voudra régner en despote sur tout ce qui l'environnera; mais bientôt l'anarchie populaire triomphera de cette prétendue *liberté* qui ne sera autre alors qu'une licence effrénée de tout oser : il abandonnera la morale évangélique dont ses pères l'avoient nourri dans sa jeunesse, & méprisera le pouvoir du Chef légitime appelé Roi, intéressé à être juste, et que la divinité, le besoin et la nature lui avoient sagement donné : peut-être dira-t-il encore, quand il sera entièrement égaré et révolté, qu'il ne veut plus de Souverain, et qu'il lui plaît de régner à sa guise sur lui-même : alors enivré de sa puissance, ou plutôt révolté contre celle qui le maitrisoit pour sa propre sureté et son bonheur, bientôt rencontrera-t-il mille rivaux qui, jaloux eux-mêmes de sa grandeur, de sa force, soit de corps, soit d'esprit, lui déclareront la guerre; et de la paix même qui régnoit dans la société, de sa prétendue *liberté* conquise, de ses prétendus *droits* acquis par une philosophie insensée, *droits* qui déclareront toujours la guerre aux *devoirs* sacrés de l'homme, naîtra nécessairement le plus grand désordre, ainsi que nous l'a annoncé un ancien Sage de la Grèce : *ubi*

unus herus, ibi ordo : ubi sunt multi heri, nullus ordo. Là où il n'y a qu'un maître, là est l'ordre : là où se trouvent plusieurs maîtres, là règne le désordre.

Vos forfaits sont depuis trop longtems parvenus à leur comble, dirai-je, sans rien craindre, à ces prétendus Régénérateurs impolitiques, ou plutôt à ces usurpateurs hypocrites, car d'où tiennent-ils donc leur mission ? . . . . De la Nation, répondent-ils . . . . de la Nation entière ! Cela n'est pas, puisqu'ils effaçent de leur livre national toutes les classes de citoyens les plus respectables, les plus nombreuses, les plus utiles à la société générale en ce qu'elles sont les plus riches en instruction & en propriétés ; en effet leur demanderai-je : supposons un instant que l'on sépare de la liste générale des citoyens, tous ceux qui sont attachés à l'Eglise, à la Noblesse, à la Magistrature, à la Bourgeoisie propriétaire de fonds, & au Commerce, & qui se croient insultés & outragés quand sur-tout on leur parle de Constitution nouvelle, si à ce grand concours de citoyens des deux sexes, leur dirai-je encore, vous joignez tous ceux qui n'existent que par le secours de toutes ces classes distinguées, alors que restera-t-il d'individus pour former votre prétendue Nation ? Dans quelle classe choisira-t-on les électeurs ? Et ceux-ci une fois élevés à cette dignité, comment oseront-ils élire ou parmi eux, ou dans cette multitude errante & frappée d'ignorance, des Représentans de la Nation pour une seconde Législature ? Cette réflexion m'afflige d'autant plus

qu'elle m'annonce de plus grands maux encore pour l'avenir. Mais que restera-t-il, de citoyens dans ce malheureux royaume ? Ce qu'il y restera, j'ai honte de le dire : le *caput mortuum* de l'humanité vivante, & cette multitude sans propriétés légitimes, sans frein, sans mœurs, sans principes de religion, sans pudeur qui la contienne ; c'est elle que vous invoquez aujourd'hui, & c'est pour elle seule lui dites-vous que vous travaillez une sainte constitution qui doit faire la plénitude de son bonheur, *et qui doit faire époque dans l'histoire de l'esprit humain.* Vous recommandez en apôtres envoyés d'un Dieu que vous vous forgez, votre loi constitutive *à la vigilance des pères-de-famille, aux épouses, aux mères, à l'affection des jeunes citoyens des deux sexes, au courage de tous les Français.* Eh ! certes une pareille recommandation ne fera jamais grande fortune, sur-tout quand elle sera prêchée par vos prêtres schismatiques, constitutionnels & apostats : votre politique est donc enfin dévoilée.

Pour vous, M. l'académicien législateur, ou qui vous targuez de l'être, dites-nous, je vous prie, à quelle partie du peuple Français vous adressez ce beau langage ; *vous êtes maintenant éclairé & puissant puisque vous avez conquis la liberté* : & vos frères législateurs, peres tendres de leur divin enfant, la Constitution, osent dire à ce même ordre populassier que *maintenant il est déclaré Souverain ; qu'à la vérité aucun citoyen pris isolément n'aura pas le droit de mettre à exécution aucun acte*

particulier de la Souveraineté inséparable du Corps général de la Nation, mais que pour son propre bien, ce pouvoir souverain résidera sur le Corps législatif des Représentans de la Nation.

Donc le Corps législatif, doit-on conclure, ne reconnoîtra point à l'avenir d'autre souveraineté que la sienne : donc, selon leur système extravagant, faut-il repousser à jamais tout ce qui a trait & pourroit nous rappeller cette trop antique et barbare Monarchie Française : & vous, M, de votre tribunal suprême vous enchérissez encore sur le système politique d'une partie de nos législateurs, en présentant à la Nation Française un magnifique plan de gouvernement que vous appellez *République.*

Mais, M, que vous importoit donc tant de vous immiscer dans une société nouvelle, que l'on peut appeller Secte dangereuse, malgré que vous la caractérisiez *d'Assemblée fédérative des amis de la vérité* ; et qu'importoit à la France ce nouvel Aréopage philosophique, dont vous êtes, assure-t-on, déclaré le protecteur par excellence ? Quoi ! six-cens & plus de Législateurs, ne suffisoient-ils donc pas pour régénérer ce malheureux Empire, ou plutôt pour le bouleverser, et qu'étoit-il donc besoin que vous abandonnassiez votre cabinet de Géométrie transcendante, votre Sénat académique Français, pour venir élaborer au fourneau de la discorde quelques idées métaphysiques & politiques, qui jamais ne furent de votre ressort, & prononcer sur des systêmes

purement politiques, avec une jactance plus que révoltante pour tous ceux qui ont le courage de vous lire, & toujours sans discussion raisonnée, sans principes établis, ni méthodiquement suivis, sans rapprochement, sans liaison d'idées jamais calculées ni approfondies du bien & du mal, sans aucun acquit, sur-tout, de connoissances relatives au physique & au moral de l'homme, moins encore d'un Empire, quelque resserré ou étendu qu'il puisse être dans ses limites, pas même sans aucune intention fixe & déterminée, d'asseoir sur des bases sûres un grand système de régénération politique : en effet il me semble entendre discuter deux cents architectes sur un plan d'édifice public qu'un Souverain leur a demandé ; chacun présente le sien, vante le sien & méprise ceux des autres ; tous sont également bizarres, sans proportion, sans distribution commode, sans intention, sans perspective, sans principes du bel antique ; celui-ci est gigantesque, celui-là est mesquin, cet autre est barbare, le vôtre, M., ne présente qu'un jardin Anglais, arrosé de pissotières coulantes & que vous fixez au centre du chef-d'œuvre des Jardins, par le *Nôtre*, les Tuileries dont l'une des magnifiques terrasses longe la rive droite de la Seine ; n'est-ce pas vouloir transporter la République de la Suisse ou celle de la Hollande & même de l'Angleterre au milieu de la Monarchie Française ? Allez, M, laissez à la Suisse ses treize Cantons, laissez à notre Royaume ses trente-trois Provinces & leur nom qui les distingue entre elles :

laissez à notre héritier présomptif de la Couronne le titre de Dauphin : ignoreriez-vous à quelle condition le Dauphiné s'est donné à la France ? Laissez à chaque peuple ses mœurs, son jargon, ses usages : laissez à nos vieux Corps militaires les noms qui les distinguent & leur esprit national, aux Helvétiens leurs fraises & leurs larges culottes, et à notre frivole jeunesse leurs catogans et leurs étroits pantalons ; laissez sur-tout à Londres ses deux Chambres, sa Cour des Pairs et sa Chambre basse : laissez à la France ses Cours-souveraines, sa Cour des Pairs, au Roi sa puissance absolue ; laissez-nous notre religion dominante, laissez-nous notre valeureuse Noblesse, et vous, M, restez dans votre classe : que si vous voulez encore vous occuper des grands intérêts qui gouvernent les Empires, méditez profondément Montesquieu : dispensez-vous davantage de combattre l'ancien régime monarchique Français : respectez et laissez dans toute sa pureté notre antique système féodal et tous les droits qui y sont attachés ; songez que depuis plus de 14 siécles la féodalité fait la gloire de la France et celle de tous les Empires de l'Europe où elle est généralement établie.

Vous vous trompez grandement, M, si vous prétendez en avoir assez dit et fait quand vous annoncez à vos citoyens-patriotes, à vos frères d'armes, à vos amis de la Constitution et de la vérité, ou plutôt à vos suppots les révolutionnaires, brigands *sans culottes*, en leur annonçant de la part de leurs modernes Sou-

verains qu'ils sont devenus, un peuple instruit, un peuple qui par son courage a conquis la liberté, qui a secoué le joug du despotisme outrageant : que toutes ces conquêtes lui ont déja valu le titre de peuple le plus heureux de la terre ; qu'incessamment il deviendra l'égal en richesses, en puissance aux tyrans qui lui fesoient la loi ? Allez, M, votre monnoie en numéraire politique que vous repandez avec tant de profusion sur votre peuple stupide, crédule & meure-de-faim, que vous publiez dan les carrefours, les promenades les plus obscènes, les tripots coupe-gorge, que vous annoncez par la typographie mensongère & placardée au coin des rues, apprenez, dis-je, que tout ce faux numéraire ne vaut pas mieux que l'émission de deux milliards et plus de votre papier-monnoie patriotique ou national, appellé *assignats*, ni le trop fragile sonore et lourd métal des cloches que vous mettez maintenant en fusion pour nous accabler de son énorme poids, quand nous irons au marché y chercher notre commestible : non, M, les résultats fastidieux de votre politique républicaine et celle de tous vos faiseurs, quoiqu'elle-même, mise en fusion dans le creuset de votre génie académi-politico-métaphysique, n'équivaudront jamais à notre antique morale monarchique, ni sur-tout au numéraire précieux fabriqué de métaux purs que nous appellons encore *or* et *argent*, métaux qui sont les vrais, les seuls représentans légitimes de nos richesses de reproductions et de matières élaborées, en un mot les

nerfs qui constituent les Empires et les rapprochent d'intérêts : voilà pourtant quel est en peu de mots le résultat plus que fastidieux de votre mince traité sur la *République* Française que vous osez nous proposer avec votre impertinence ordinaire ; mais sans-doute après en avoir fait part à votre société fraternelle, dites-vous, et mérité son suffrage en ordonnant qu'il fût imprimé, publié, affiché aux portes des cinquante-deux mille Clubs, aux deux cens mille Corps-de-garde nationaux du Royaume, envoyé à tous les Chefs-lieu des propagandes établies chez toutes les Puissances de l'Europe, pour qu'aucun citoyen actif ami de la Révolution Française n'en prétendît cause d'ignorance : c'est donc à votre illustre société, à laquelle vous avez d'abord fait ce bel hommage, fruit de votre génie, malgré que l'on assure n'être composée que de personnages à-peine exercés à la discussion des affaires litigieuses qui divisent d'intérêts les citoyens, et qui aujourd'hui sans occupation traitent avec insolence et stipulent des grands intérêts des Gouvernemens qu'ils réforment, et brisent avec autant de facilité que des enfans mutins renversent de colère leur petite armée de carton, pour la punir de sa désobéissance à leurs ordres despotiques. Ces détails minutieux me poignent à rendre ; mais il le faut.

M. le Solon moderne Français permettez-moi de vous observer encore combien votre projet de réforme de notre Gouvernement monarchique seroit impolitique sous tous les

rapports ; contraire au bien général non-seulement de la France, mais encore, par son influence, à celui de tous les Empires de l'Europe.

En effet, votre système sous quelque rapport qu'on l'envisage n'est véritablement qu'un rêve politique qui au réveil de celui qui l'a enfanté, ne pouvoit jamais se réaliser sans tout confondre, tout détruire dans un vaste empire et une nombreuse société : religion, mœurs publiques et particulières, préjugés nationaux identifiés au moral et au physique de l'homme, et de la nature du sol qui le nourrit, tout, dis je, seroit bientôt frappé de mort : car observez, je vous prie, combien les *quatre-vingt-trois* modernes *Cantons* que vous substituez fort imprudemment, comme je viens de vous le prouver, à nos antiques et respectables Provinces, dont vous dédaignez jusqu'au nom même qui les distingue, ainsi que les limites qui les séparent entre elles, observez, dis-je, que bientôt ces mêmes cantons deviendroient autant de petites Républiques toutes divisées d'intérêts : que la richesse des unes accableroit avant peu d'années celles qui sont pauvres par l'aridité de leur sol : que par exemple, les cantons de *Marseille*, *Nantes*, *Bordeaux*, voulant être indépendans de l'orgueilleuse ou plutôt du souverain suprême canton de Paris, écraseroient par leur grand commerce les Républiques du *Cher*, de la *Creuze*, de la *Corrèze* et trente autres de ce genre qui sont au centre du Royaume : la Métropole *Paris* voudroit donc rendre toutes

les autres ses tributaires : oui , M, et vous ne pouvez l'ignorer , *Paris* est un monstre insatiable qui dévore tout et que rien n'assouvit : mille guerres inévitables détruiroient bientôt la race animée de notre Contree ! Les passions humaines sans-cesse excitées par le feu , et bouillonnant dans le creuset de l'infernale politique , mais plus encore le délire des systêmes régénérateurs, sont des fléaux plus terribles que toutes les cataractes du Ciel et les tonnères brûlans qui tomberoient à-la-fois et avec fracas sur les moissons et les habitations , et dans un clin d'œil les feroient disparoître de dessus la terre.

Voudriez-vous des témoignages certains de ce que je vous annonce, parcourez maintenant la surface de ce Royaume ; si vous en avez le courage, traversez-le depuis le Rhin jusqu'aux Alpes , longez nos parages que la méditerranée et l'Océan baignent, et voyez les désastres qui couvrent ces espaces immenses : si, par exemple, vous voyagez la nuit, quels seront vos flambeaux ? les incendies multipliés, épars, çà et là dans les campagnes , qui consument toujours nos châteaux et nos habitations rurales ; si vous traversez nos villes , nos bourgades pendant le jour, qu'y verriez-vous ? Mille bataillons armés contre des nobles qui fuient ou qui expirent sous le fer de meurtriers qui ne se contentent pas d'exterminer leurs semblables , mais s'abreuvent de leur sang , et dévorent leurs membres fumans et palpitans encore : sortez, sortez de cette infernale capitale , voyez sans frémir , et jugez maintenant

de sang-froid, si toutefois vous le pouvez, tant de forfaits : alors, Monsieur, si vous êtes de bonne-foi, si vous êtes homme, si vous êtes encore animé du feu de l'honneur français, pourrez-vous résister à tout ce que vos yeux verront, à ce que vos oreilles entendront, à ce que vos sens vous diront; mais que vous diront-ils vos sens ? que vous et vos collègues, êtes vivement attaqués d'une fièvre ardente politique, dont les redoublemens précipités ont fait disparoître de votre esprit, et peut-être de votre cœur, tout sentiment raisonnable, qui vous conduisent sur les bords d'un vaste tombeau où vous vous précipitez, & où vous entraînez votre patrie, votre Souverain et tous ses sujets.

Ainsi, Monsieur, ne vous dissimulez plus, quoique vous soyiez grandement frappé d'athéïsme, ne vous dissimulez plus, et toute l'humanité vous en conjure, au nom de l'Eternel, vos erreurs politiques; elles ont fait bien du mal jusqu'à ce jour; car plus nous avançons dans cette route de maux et plus nous sommes en souffrance; et d'ailleurs, que deviendrons-nous pour peu que vos systêmes destructeurs nous frappent encore quelque tems ? Eh! quoi, douteriez-vous encore que ce n'est qu'au fer, à la flamme, au poison subtil de vos systêmes atroces et plus que tout, à l'orgueil de vos passions, à qui vous devez jusqu'à ce jour tous vos succès? Mais sachez que les mêmes agens que vous avez employés, détruiront incessamment votre ouvrage; à la vérité c'est un second fléau bien terrible qui se prépare avec lenteur, il est vrai; mais il n'en sera que plus assuré, quoique peut-être moins destruc-

teur, et de ce mal inévitable, naîtra nécessairement le plus grand des biens, celui de notre régénération universelle.

Encore une fois, Monsieur, contemplez en observateur tranquille les effets de la nature; armez-vous du télescope de la politique, quoique cet instrument vous soit bien peu familier; examinez, dis-je, la reproduction des êtres les plus dégoûtans même; voyez le vermisseau mourir, la putréfaction le corrompt aussitôt, et de cette corruption, il sort un nouvel être vivant, qui, en grandissant agit; souvent cet être changeant de forme tantôt prend son essort dans les airs avec une agilité incroyable, tantôt rampe et semble, de honte, rentrer dans la terre d'où il est sorti: vérité affligeante, il est vrai, mais nous ne pouvous nous dissimuler qu'il en est ainsi des Empires les mieux constitués par le tems, par les influences de leur climat; ils meurent comme l'homme, ils disparoissent également tour-à-tour de dessus la terre, et après le laps de plusieurs siécles, leur moral, leur physique même reprennent, par un miracle toujours divin, une nouvelle vie, une existence plus majestueuse que par le passé: nous pourrions encore ajouter et nous l'avons même déjà observé, que les Empires bien organisés sont à la longue comme les plantes utiles et salubres; leur classe, leur race ne périt jamais dans le sol qui leur est propre; si elles sont transportées et semées dans une terre étrangère, alors elles dépérissent et meurent pour jamais: laissons donc aux coteaux de la Bourgogne ses ceps de vigne, laissons aux plaines de la Beausse son froment, laissons à la Provence ses oliviers, aux malheu-

reux Limosin ses chataignes, aux montagnes d'Auvergne ses laitages, au Berry ses fers et ses laines, et à Paris son industrie, ses vices, ses crimes même ; laissons à l'Eglise ses autels et son culte ; laissons à ses Ministres ses possessions, à la Noblesse ses droits féodaux ; laissons aux Français ses coutumes particulières, ses antiques mœurs, sa morale, ses préjugés, et par conséquent à la France son gouvernement monarchique : espérons enfin que la Providence qui regit tout veillera sur cet Empire et que, comme le patriarche *Noé*, elle conservera toujours dans son arche divine, l'espèce humaine et celle des animaux qui le nourrissent ; espérons, dis-je, que tout se multipliera de nouveau avec le tems, et qu'alors le code des loix de notre antique monarchie, reparoîtra dans toute sa primitive gloire et pureté, que le même Dieu que nous adorions sera de nouveau reconnu, adoré par nos enfans ; que la même race Royale qui nous gouverne depuis tant de siécles, reparoîtra sur son trône éclatant avec plus de majesté que jamais ; qu'alors l'homme se croira toujours libre et égal à son semblable, mais devant Dieu seulement, devant la loi qui réside toute entière dans la personne sacrée de son Roi, d'où émane toute autorité, tout pouvoir, et qu'il remplira toujours sans murmures ses devoirs en homme chrétien et en bon et fidéle sujet de ses maîtres, les représentans de la divinité sur la terre pour le gouverner.

Alors les sectes barbares, impies et toujours féroces de la philosophie, frappées d'athéïsme, telles que la vôtre, Monsieur, seront proscrites

et frappées d'anathème par Dieu et les hommes : alors enfin le brillant arc-en-ciel, avant-coureur de la sagesse divine qui toujours annonce à la nature et à l'homme le retour du calme, reparoîtra après le terrible orage qui désole depuis trop long-tems notre malheureuse contrée, il se montrera dans toute sa magnificence, et nous ouvrant le grand livre des destinées des Empires, nous y développera une série innombrable de jours heureux, de jours sereins et paisibles, sur-tout de Rois justes et bienfaisans tels que celui que le ciel nous a donné, et que les méchans ne cessent d'outrager.

L'orgueilleux philosophe *Diderot*, disoit à l'un de ses élèves dans l'un de ses ouvrages philosophiques, *jeune homme prends et lis*, et moi je crois pouvoir dire à M. de Condorcet, devenu en moins de six mois grand politique, *insensé écoute et garde le silence.* Une horde de modernes Législateurs Républicains, députés à l'Assemblée se disant nationale, ont publié leur projet, mais toujours sourdement; ils prétendent changer notre trop antique Monarchie en République redoutable; « et ils disent impérieuse-
» ment ce que des peuples sages [dites plutôt
» des peuples guerriers et injustes] ont fait;
» nous pouvons aussi le faire : la Grèce, Sira-
» cuse, Athènes, Thèbes et la superbe Rome,
» nous en fourniront de grands exemples : les
» Royaumes eurent des Rois; hé! bien, ils s'en
» affranchissent, et bientôt le Gouvernement
» Républicain chassa le Monarchique avec
» ses Rois tyrans. »

Je ne connois guères que Rome qui mérita

assez long-tems le nom de République redoutable : personne n'ignore que le citoyen Romain étoit belliqueux et conquérant, qu'il n'avoit en politique d'autre élément que les armes : d'abord ce pays eut des Rois pour le gouverner dans un territoire très-circonscrit ; car quand le peuple conquérant chassa Tarquin de l'Empire, sa capitale étoit fixée alors dans un très-petit espace de l'immense pays d'Italie ; et dès ce moment Rome fit des conquêtes, et dès ce moment encore les troubles et les discordes prirent la place de l'ordre que procuroit la Royauté. Cette ville immense offrit à son peuple les ruines et les dépouilles conquises sur des ennemis voisins, comme aujourd'hui Paris offre à nos imbécilles Provinces, ou plutôt à leurs Municipalités, Districts et autres Corps administratifs, *la liberté*, *l'égalité et les droits de l'homme* ; mais d'autre part l'Assemblée nationale législatrice nous a fait des loix sur la paix générale, et qu'elle compte même imposer aux puissances voisines ; ce n'est donc point un peuple conquérant qu'elle se propose de faire, du Français ; jamais de conquêtes, jamais d'incursions sur ses voisins, s'écrie-t-elle ; nos limites sont marquées par une chaîne de montagnes escarpées, et par les mers qui ceignent et défendent la France ; dites plutôt par les conquêtes de nos Rois qui ont reculé les limites des anciennes frontières qui formoient jadis ce Royaume : dites encore et vous annoncerez du moins des vérités politiques que Rome n'avoit de citoyens que ceux qui naissoient dans sa ville ou dans sa contrée, et pour serfs toutes les Provinces qu'elle

avoit

avoit conquises : dites enfin que Rome étoit le seul souverain despote, ainsi que votre capitale, Paris, sera incessamment, si déjà elle ne l'est, le Roi despote de vos quatre-vingt-deux autres cantons qu'elle aura conquis, ainsi que les Parisiens disent avec leur premier Tribun ; *nous avons conquis notre Roi et notre Bastille.*

Je pourrois vous ajouter, Monsieur, mais vous feindriez de ne point le comprendre, que dans les tems reculés, les intérêts politiques de chacune des puissances de notre partie du monde, l'Europe, étoient absolument isolées les unes des autres ; qu'il n'y avoit que la guerre qui pût les forcer de se communiquer : car leur commerce ne les rapprochoit jamais, ou bien rarement ; la sphère de chacun d'eux étoit trop resserrée, les chemins, les canaux n'étoient ouverts nulle part.

Maintenant tout se communique de Royaume à Royaume ; tout se coalise d'intérêts par une politique utile à tous, par des convenances et des besoins réciproques : delà des traités de commerce, des fédérations sacrées, des alliances de Nation à Nation, et de Souverain à Souverain. Delà enfin une harmonie presque universelle qui semble sortir de ce seul et magnifique instrument appellé *les Empires ;* les Puissances-Rois en sont les cordes, et la Providence seule les fait résonner. Aujourd'hui l'une des cordes principales de ce sonore instrument a perdu son accord ; les autres éprouvent nécessairement ce même dérangement : car à quel dessein, diront les puissances du nord et celles du midi, la France arme-t-elle trois millions d'hommes ? Voudroit-

elle nous conquérir toutes? — Non! répondra l'un de nos Législateurs; *nous avons decrété la paix universelle; mais nous voulons terrasser nos ennemis intérieurs.* — Prétexte faux, impolitique et ridicule, répliquera l'étranger politique, vous êtes des monstres qui avez déclaré la guerre à votre Roi, le meilleur des Rois, pour le devenir vous-mêmes; vous êtes des traitres et des rebelles dont il faut punir l'audace. — Montesquieu leur ajoutera en parlant de l'Angleterre révoltée contre leur Roi et leur Gouvernement, pour y établir la démocratie, *ceux qui alors avoient part aux affaires* (aux Députés du côté gauche) *politiques n'avoient point de vertus, et après bien des mouvemens, des chocs, des secousses, il fallut se reposer dans le Gouvernement même qu'on avoit proscrit.*

Voilà, Monsieur, quelle est la Loi, quel est le prophète que je vous présente; je sens combien votre orgueil répugne à les écouter; mais ce que je désespère de vous faire concevoir par le raisonnement, Léopold, les Electeurs-Princes, Victor Amedée, Charles III, Frédéric-Guillaume II, Georges III, Gustave III & Cath. II. vous ordonneront et à votre Sénat Législateur, de rentrer incessamment dans les limites du devoir, de rappeller l'honneur Français que vous avez dégradé et méconnu, et de remettre à l'unisson votre Empire avec tous ceux de l'Europe.

Quand les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit: voilà le Gouvernement despotique, vous dit Montesquieu, mon oracle en législation. Ainsi que les Louisianois, vous avez

abattu notre arbre nourricier, LE ROI ; vous avez renversé nos châteaux, nos habitations rurales, nos édifices sacrés, nos palais de justice, &c. Si ce n'est pas là le Gouvernement despotique que vous voulez établir en France, il faut donc avouer que Montesquieu étoit un grand ignorant en politique, et vous, Monsieur, et tous vos novices Législateurs, des hommes bien extraordinaires dignes d'occuper après votre mort le sanctuaire du Panthéon Parisien : adieu, M. le Législateur ; je désire ardemment que l'absolution que vous donneront les Métaphysiciens prêtres Syeyes, et évêque d'Autun, Gouttes, Grégoire et même Fauchet, vous conduise au séjour de l'immortalité, où déjà règnent les Mirabeau et les Voltaire, si toutefois la maison de Charenton ne dispute au Panthéon Lutétien l'urne funéraire qui contiendra vos cendres.

Dès le titre même de cet Ouvrage, j'ai annoncé à mes Lecteurs *le Triomphe prochain de la Monarchie et de la Royauté françaises*. En bon et loyal Français, je dois tenir et je tiendrai fidélement parole : ce n'est donc plus à vous, Monsieur, ni à vos co-opérateurs en législation que je vais porter la parole, mais à mon Roi, et à tous les généreux Français qui s'honorent toujours du beau titre de fidèles sujets de leur Souverain, et c'est à eux que j'adresse aujourd'hui les vœux que la Providence divine et les Puissances nos voisines et nos alliées s'empresseront incessamment d'exaucer.